

VI. Pirates de l'air

Pour les Panthers, l'argent était un souci permanent. Comment maintenir en vie quelques douzaines d'adultes et leurs enfants avec la petite mensualité allouée par le FLN et les revenus d'Eldridge pour ses écrits, dont la plupart étaient bloqués par le gouvernement américain sur un compte auquel il n'avait pas accès ? Une fois de plus, j'essayais de le convaincre de renégocier son contrat avec Beverly Axelrod pour les droits d'auteur de *Soul on Ice*. « Il le faut, Eldridge, les temps sont durs », lui dis-je. « Pas question », répliqua-t-il. Peu de temps après, pourtant, il changerait d'avis et intenterait un procès. Mais ce moment venu, il serait prêt à faire table rase de tout son passé.

Une source de financement, cependant, tomba subitement du ciel. Le 3 juin 1972, aux alentours de midi, je reçus un coup de fil des bureaux du FLN. Le responsable des mouvements de libération, Djelloul Malaika, voulait me parler, disait une voix pressée. Malaika aussi était pressé, pas de salamalecs : « Il faut aller chercher Cleaver et être à l'aéroport de Dar el Beida à 18 heures, me dit-il. Un avion piraté aux États-Unis va atterrir à Alger. »

Les Panthers étaient déjà au courant. Don Cox était à l'écoute des ondes courtes depuis le milieu de la nuit. Il avait suivi l'avion de Los Angeles à Seattle, puis à San Francisco où la moitié des 87 passagers

avaient été relâchés et un avion à réaction capable de traverser l'Atlantique mis à disposition. Celui-ci avait atterri à New York où les autres passagers avaient été libérés. Avec les seuls pirates à bord, il allait survoler l'océan, l'Espagne et la Méditerranée puis descendre vers Alger.

Dans le minibus des Panthers qui roulait vers l'aéroport, Eldridge, DC et Pete O'Neal étaient déchaînés. Ils savaient que les pirates avaient entre leurs mains une rançon de 500 000 dollars et étaient convaincus qu'ils voulaient remettre cette précieuse somme à la Section internationale du BPP. Les Panthers se demandaient qui parmi les vieux camarades avaient eu l'audace et l'intelligence de pirater un avion à cette fin.

Des officiels algériens nous attendaient, souriants. Ils représentaient un des appareils sécuritaires les plus élevés du pays, la hiérarchie du FLN et du ministère des Affaires étrangères. Je n'avais jamais vu des fonctionnaires algériens aussi prévenants : ils compaient sur nous pour les sortir de cette affaire sans incident. Ils avaient prévu un scénario : puisque les pirates de l'air avaient demandé qu'Eldridge Cleaver soit présent à l'aéroport, lui et ses camarades entretraient dans l'avion et feraient sortir les pirates et l'équipage sans accroc. Pour ma part, je monterais à la tour de contrôle avec les officiels pour parler avec les pirates dans l'avion et traduire leurs propos et leurs exigences à l'intention de ces messieurs.

Nous marchions sur le tarmac vers la tour. J'étais derrière les camarades et je voyais qu'ils étaient tous les trois armés. Ils marchaient à la même cadence, Eldridge au milieu, se tenant droit et leurs poches droites bombées. J'étais sûre que les Algériens aussi avaient compris qu'ils étaient « équipés ». Si jamais il y avait une confrontation, ils seraient sur la ligne de feu.

Nous attendions près de la tour. Quelques minutes avant 19 heures, nous vîmes l'avion apparaître dans le ciel et approcher pour l'atterrissage. Tout à coup, Djelloul Malaika sortit du bâtiment des contrôleurs aériens et courut vers nous en criant : « Ils ne sont pas des vôtres, ce sont les siens », en me montrant du doigt. « Ce sont des Weathermen. Attendez ici. Nous montons à bord nous-mêmes. »

Pour les autorités présentes, les pirates venaient de changer de couleur ; ils n'étaient plus noirs mais blancs. Comme par un coup de baguette magique, la donne n'était plus la même ; les Algériens allaient pouvoir se débrouiller tout seuls. Une conclusion étonnante, résultant de l'ignorance mais aussi du besoin inavoué de retirer à une organisation qu'ils comprenaient mal et qu'ils ne savaient pas manipuler l'exécution de l'opération.

Nous sommes restés tous les quatre sur le tarmac à regarder l'avion rouler sur la piste jusqu'à l'extinction des moteurs. Une douzaine d'hommes en uniforme, armés jusqu'aux dents, ont gravi la passerelle et disparu à l'intérieur de l'avion. Silence. Aucun bruit de coup de feu. Nous avons attendu, soulagés, et regardé le contingent armé ressortir de l'appareil, l'un derrière l'autre. Après une attente de quelques minutes, qui sembla une éternité, est apparu à la porte de l'avion un jeune homme malingre, africain-américain, vêtu d'un uniforme froissé de l'armée américaine et portant des lunettes cerclées d'une monture en métal blanc. Derrière lui, une jeune femme blanche aux cheveux mi-longs, bruns avec des reflets roux ; tous deux étourdis. Ils ont descendu la passerelle laborieusement ; ils titubaient légèrement et semblaient peu rassurés. Cette image reste dans mon souvenir aussi précise aujourd'hui qu'il y a une cinquantaine d'années : Willie Roger Holder et Cathy Kerkow, vingt-trois et vingt ans.

Nous avons regardé les Algériens accueillir le couple en bas de la passerelle et prendre le sac d'argent suspendu à l'épaule du pirate. Les autres officiels sont descendus de la tour de contrôle et tout le monde s'est déplacé lentement vers le salon d'honneur de l'aéroport.

Nos premiers échanges avec Roger et Cathy furent chaleureux. Nous nous sommes tous embrassés. Roger riait, fier de son coup. Il nous a montré l'intérieur d'une petite sacoche qui – l'équipage en était convaincu – contenait une bombe qu'il pouvait faire exploser à tout moment si ses demandes n'étaient pas respectées. Elle contenait deux livres sur l'interprétation du zodiaque, un rasoir électrique et un petit morceau de fil de cuivre dont une extrémité avait été attachée à une bague sur l'index de sa main gauche. L'arme factice avait été assez puissante pour transporter ce couple de la côte Ouest à la côte Est des États-Unis, à travers l'Atlantique et la Méditerranée dans un avion volé. Cathy rigolait bêtement et expliquait à Don Cox qu'elle avait accompagné Roger « pour la balade ».

À l'intérieur du salon d'honneur, nous étions nombreux à faire des va-et-vient sans savoir où nous mettre ni quoi faire. Ce n'est pas tous les jours qu'un avion pirate atterrit à Alger avec un demi-million de dollars à distribuer. Finalement, Eldridge et moi nous sommes assis à côté du sac d'argent étalé seul sur une table. J'ai posé la question à Hadi Khediri, chef de la sûreté nationale : « Et l'argent ? » J'ai fait un geste de la main vers Eldridge qui voulait dire : « C'est pour eux, les Panthers, n'est-ce pas ? »

« On va le compter. Nous le garderons en lieu sûr », m'a-t-il répondu. Il voyait que sa réponse nous contrariait. Il m'a regardée de toute sa hauteur, a pointé son index sur moi et ajouté avec force : « Tu sais que vous pouvez nous faire confiance ! » Sa

proclamation me refroidit instantanément. Je ne l'avais pas encore compris, mais ces paroles ne présageaient rien de bon.

Je me souviens qu'à côté de Khediri se tenait Mohamed Aberkane, du ministère des Affaires étrangères. Je me suis dit qu'Aberkane, qui avait étudié aux États-Unis et parlait couramment l'anglais, serait l'intermédiaire avec les responsables américains d'Alger. Lui et moi, du fait de son rapport personnel avec les États-Unis, avions une relation cordiale mais je ressentis ce jour-là une pointe d'hostilité, ce qui n'augurait pas bien, là non plus, pour le sac d'argent.

Roger Holder et Cathy Kerkow ont été déposés à l'hôtel Aletti, élégant établissement du centre-ville. Quelques jours plus tard, le couple fut envoyé à la villa des Panthers, sans questions ni recommandations.

Il était clair que les pirates de l'air n'avaient aucun rapport avec le Weather Underground ni avec les Black Panthers. Roger avait exigé qu'Eldridge soit à l'aéroport à son arrivée mais, lorsque l'avion avait commencé sa descente vers Alger, il s'était ravisé. Ne pouvant mentir face au dirigeant Panther, il avait changé son fusil d'épaule et s'était déclaré « Weatherman » aux autorités présentes dans la tour de contrôle.

Roger Holder, ancien artilleur dans les tanks et les hélicoptères de l'armée américaine au Vietnam, était au chômage. Il était intelligent et avait conduit l'opération de détournement seul du début à la fin. C'était son bébé. *Le New York Times* le décrivit comme « un homme noir mince et cool d'environ vingt ans³⁷ ». D'après le pilote de Western Airlines, Bill Newell, « le pirate était un homme particulièrement intelligent mais insatisfait de ses expériences dans l'armée³⁸ ». Cathy Kerkow travaillait dans un salon de massage de San Diego.

Un soir à Alger, alors qu'ils dînaient chez Mokhtar, Roger nous a dessiné le diagramme de la bombe à retardement qu'il avait mis sous les yeux des pilotes. Cathy a rigolé, avouant qu'elle n'avait pas très bien compris ce qui se passait mais qu'elle avait imploré Roger de ne pas faire de victimes. Elle ne découvrit qu'après être descendue à Alger que la fameuse sacoche ne contenait ni bombe ni arme, uniquement un morceau de fil de cuivre en l'air, relié à rien du tout.

Dans les avions, ils s'étaient assis séparément. Il l'avait avertie qu'elle devait l'ignorer, ne rien faire qui pouvait signaler son implication dans le détournement. Pour le pilote, il avait préparé une histoire rocambolesque selon laquelle il avait été victime d'un complot du Weather Underground dont il était l'otage : à bord de l'avion se trouvait un groupe de trois hommes et une femme détenant des armes et deux bombes à retardement. S'il ne coopérait pas, ils feraient du mal à ses filles jumelles qu'ils avaient kidnappées dans l'appartement de leur mère à San Diego. De plus, avait-il ajouté, un des complices avait pris du LSD et était toujours sous l'effet de la drogue.

De temps à autre, il actionnait un haut-parleur dans la cabine pour donner des ordres ou faire des commentaires à l'intention de ses prétendus ravisés. Roger Holder était sur le devant de la scène et s'amusait follement, emporté, fumant un joint de temps en temps pour bien jouir du spectacle. Lorsque, à New York, tous les passagers avaient quitté l'appareil, l'équipage avait bien remarqué que seule la petite Cathy était restée dans l'avion.

Mais l'aspect le plus extraordinaire de cette affaire était qu'Alger n'était pas sa destination initiale. Son projet était bien plus audacieux : il voulait délivrer Angela Davis dont le procès se déroulait à San Jose, en Californie. Il allait la sauver et s'envoler avec

elle vers la liberté, dans un avion en route pour le Vietnam du Nord.

Le jour du rapt de l'avion, les jurés au procès d'Angela Davis étaient réunis pour leurs délibérations. Le juge d'instruction l'avait fait venir pour l'informer de la piraterie dont elle était l'objet. Étonnée, elle avait nié toute complicité dans l'affaire et réussi à convaincre le juge. Les jurés n'en avaient pas été informés. Elle serait acquittée.

Cependant, Roger Holder avait un avion et des passagers à échanger contre une importante rançon. Il ne pouvait se rendre ; son jour de gloire était arrivé. Abandonner son projet aurait équivalu à une humiliation, une défaite – avec la prison à la clé. En tant que déserteur de l'armée américaine congédié avec mention déshonorante, il n'était déjà pas en bonne position.

Il avait alors annoncé aux pilotes qu'ils partaient pour Alger.

Finalement, Roger Holder et Cathy Kerkow étaient bien arrivés en Algérie. Leurs dollars étaient sur le point de s'évaporer, mais ils étaient libres.

Une des fantaisies racontées par Roger Holder vers la fin de sa vie était que lui et Cathy avaient été mis en présence de Houari Boumediene quelques jours après leur arrivée à Alger pour que le président algérien puisse leur jeter un coup d'œil. Cette histoire, comme bien d'autres scènes rapportées par lui, est absurde. Il est mort d'un anévrisme du cerveau en 2011 ; il avait soixante-deux ans. Le génie qui, en 1972, avait imaginé le détournement spectaculaire d'un avion était devenu un malade accro aux pilules, à la mémoire branlante : un schizophrène paranoïaque, d'après certains³⁹.

Après l'épisode de l'avion pirate, je suis partie passer l'été à Paris. Mokhtar s'est joint à moi et nous

avons déambulé ensemble dans les rues de Paris. Je lui ai présenté mes amis parisiens. En septembre, j'allais commencer un nouveau travail en tant que professeur à l'École de journalisme de l'université d'Alger.

Le magazine que mon groupe de travail préparait depuis des mois avait été mis au placard. Mohamed Benyahia était devenu ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, et Ahmed Taleb l'avait remplacé à l'Information. Le directeur de cabinet de celui-ci avait décidé que la revue ne pourrait se réaliser que si je quittais l'équipe. Pourquoi? Je ne l'ai jamais su exactement, mais j'ai listé les raisons possibles: Américaine, étrangère, juive, femme, espionne, connaissances insuffisantes de l'arabe?

Dès son arrivée, le directeur nous avait réunis pour discuter de la revue. Il s'était adressé à nous uniquement en arabe, ce qui fait que ni moi ni Zohra – qui avait été élevée en France et dont la mère était française – ne suivions bien ce qu'il disait. Nous savions pourtant tous qu'il parlait français, la langue de notre revue. Je connaissais le ministre, Ahmed Taleb, qui était venu se faire soigner à New York vers la fin de la guerre. Je l'avais vu plusieurs fois à Alger depuis l'Indépendance et avais souvent arpenté les rues de la ville avec lui. Il me parlait des femmes de sa vie, dont certaines que j'avais connues. Il discutait « politique » aussi: encore un de ceux qui croyaient que lui seul « connaissait le peuple algérien ». Nos rapports ont toujours été agréables et parfois proches. Pour ce qui est des étrangères, il avait lui-même épousé une femme du Moyen-Orient.

Tant de gens prenaient n'importe quel Américain en dehors des États-Unis pour un agent de la CIA que ce genre d'accusation devenait gratuite; autant les ignorer. Si la raison de mon éviction était liée à mes

ancêtres juifs, c'eût été à ma connaissance la seule fois dans toutes mes années algériennes qu'on retint ce fait contre moi.

Lorsque le chef de notre petit groupe, Mahmoud Tlemsani, a été convoqué par le directeur de cabinet pour me mettre à la porte, il a refusé. Mahmoud et mes deux autres collègues, Zohra Sellami et Behja Bensalem, ont démissionné du ministère en signe de solidarité. Et la revue a été enterrée.